

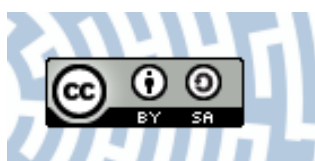


You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: Classement de métonymies et son utilité dans la traduction automatique

Author: Anna Czekaj

Citation style: Czekaj Anna. (2019). Classement de métonymies et son utilité dans la traduction automatique. "Neophilologica" T. 31 (2019), s. 106-124, doi 10.31261/NEO.2019.31.06



Uznanie autorstwa - Na tych samych warunkach - Licencja ta pozwala na kopiowanie, zmienianie, rozprowadzanie, przedstawianie i wykonywanie utworu tak długo, jak tylko na utwory zależne będzie udzielana taka sama licencja.



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego




Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



Anna Czekaj

Université de Silésie, Katowice
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0003-0606-5393>

Classement de métonymies et son utilité dans la traduction automatique

Classification of metonymy and its usefulness in automatic translation

Abstract

The paper focuses on the problem of the classification of metonymy. Presenting various classifications of metonymy, the author wonders how they are useful for the purpose of automatic translation. The discussion undertaken in the paper concerns the classification proposed by Taouffiq Massoussi, who in his doctoral dissertation has presented a very extensive and detailed classification of metonymy carried out from the point of view of automatic translation. On the basis of the analysis of selected examples, the author proposes a different classification of metonymic expressions employing the object-oriented approach proposed by Wiesław Banyś.

Keywords

Metonymy, automatic translation, object-oriented approach, lexicographic description, object class, attributes, operators, frame, classification

La littérature traitant de la métonymie est disponible en une quantité remarquable. Longtemps considérée comme un sous type de la métaphore, comme son « parent pauvre », la métonymie est à l'heure actuelle en plein essor, faisant l'objet d'intérêt d'un très grand groupe de chercheurs.

Dans un premier temps, la métonymie (tout comme la métaphore) constituait le centre d'intérêt de disciplines littéraires sans retenir l'attention de linguistes. Ceux-ci ont porté leur attention sur la métonymie au moment où ils ont commencé à la considérer comme l'un des moyens de changements sémantiques — un mécanisme générateur de la polysémie (cf. p. ex. : G. Stern, 1965 [1931] ; J. A. Presjan, 1980 ; B. Warren, 1992 ; G. Nunberg, 1995).

Le moment qui a marqué un tournant dans les études linguistiques sur la métonymie est venu avec le courant cognitiviste et le livre de Georges Lakoff et Mark Johnson *Metaphors We Live By* (1980), qui a mis en avant le caractère conceptuel de la métonymie. Les auteurs ont remarqué que la métonymie, au même titre que la métaphore, est fondée sur notre expérience et fait partie de notre système conceptuel. Bien que les études relatives à la métonymie soient assez modestes chez les auteurs mentionnés, par rapport à celles consacrées à la métaphore, ils ont le mérite d'avoir observé le caractère systématique de la métonymie, ce qui a servi de stimulus pour développer et approfondir les recherches sur ce sujet. Désormais, la métonymie s'est bien implantée dans les études linguistiques, dont la majorité sont de nature sémantico-référentielle ou cognitive. Dans l'optique cognitive, la métonymie est considérée non seulement comme un phénomène uniquement linguistique mais surtout comme un mécanisme général de la compréhension du sens dont le rôle pour les processus cognitifs peut être bien plus fondamental que celui de la métaphore (cf. G. Lakoff, 2011 [1987] ; J.R. Taylor, 2001 ; A. Barcelona, 2000 ; G. Radden, 2000 ; A.F. Rydning, 2003).

Les études des chercheurs qui s'occupent de ce sujet portent sur différentes questions, comme p. ex. : critères permettant de distinguer la métonymie de la métaphore (cf. G. Lakoff, 2011 [1987] ; R. Gibbs, 1990 ; A. Papafragou, 1996 ; T. Baccino, 2002), analyse des processus mentaux impliqués dans la production des métonymies (cf. G. Fauconnier, 1984 ; G. Fauconnier, M. Turner, 2002) ou classification des constructions métonymiques (cf. Z. Kövecses, G. Radden, 1999 ; G. Lakoff, M. Johnson, 1980).

Quant à la classification des métonymies, il faut constater que différentes typologies ne manquent pas (cf. p. ex. Z. Kövecses, G. Radden, 1998 ; A. Blank, 1999 ; P.J.L. Arnaud, 2009).

La classification la plus connue est certainement celle proposée par Lakoff et Johnson (1980, 1988), qui prend en compte sept types de relations métonymiques dont :

- relation partie—tout, p. ex. : *Notre société a besoin de têtes fortes.*
- relation producteur—produit, p. ex. : *Il s'est acheté une Ford. J'adore lire Balzac.*
- relation objet—utilisateur, p. ex. : *Les bus sont en grève. Le saxophone a la grippe.*
- relation contrôleur—contrôlé, p. ex. : *Nixon bombarda le Vietnam.*
- relations institution—dirigeants, p. ex. : *Le gouvernement n'a pas accepté cet amendement.*
- relation endroit—institution, p. ex. : *L'Élysée accueille les ministres.*
- relation endroit—événement, p. ex. : *Rappelons-nous Hiroshima.*

Cette typologie est le résultat d'une association entre deux objets qui se produit au moment où les deux objets appartiennent au même domaine de connaissances.

Les auteurs ont ainsi mis en valeur le caractère très producteur de la métonymie, qui n'est pas un phénomène aléatoire mais bien ancré dans notre expérience et de ce fait, organisant nos pensées, nos attitudes et nos actes. Les auteurs soulignent en plus que les métonymies sont, en général, beaucoup plus claires et évidentes que les métaphores car elles sont d'habitude liées à des associations physiques ou causales directes (G. Lakoff, M. Johnson, 1988 : 62).

Parmi les classifications aspirant à une plus grande exhaustivité, il faut sûrement énumérer celle de Henri Morier (1989 [1961]) avec 28 catégories et celle qui a été proposée, dans le cadre de la linguistique cognitive par Zoltán Kövecses et Günter Radde (1998), avec une trentaine de catégories.

L'un des classements plus récents a été présenté par Yves Peirsmann et Dirk Geeraerts (2006), chercheurs de la même orientation théorique, qui ont apporté un certain nombre de modifications et ont présenté la liste de 54 catégories avec un échantillon de 100 occurrences dans différentes langues confrontées aux catégories distinguées. Les résultats de ce rapprochement ont montré l'insuffisance de la typologie présentée vu, p. ex. l'indétermination de nombreuses métonymies ou l'absence de certaines catégories (Y. Peirsmann, D. Geeraerts, 2006 ; P.J.L. Arnould, 2009). Les auteurs reconnaissent par ailleurs ne pas avoir aspiré à l'exhaustivité "its purpose is not to present a complete and definitive list of metonymical types, but merely to define an empirical basis for the analytical exercise" (Y. Peirsmann, D. Geeraerts, 2006 : 277).

Nous trouvons intéressant de mentionner aussi la classification mise en avant par David Stallard, qui propose de classer les métonymies selon le critère de référence directe ou indirecte. Ainsi, il distingue les métonymies qui réfèrent directement (appelées métonymies prédicatives) et celles qui indiquent le référent de façon indirecte (appelées métonymies référentielles) (D. Stallard, 1993 : 88). Il explique ce classement en comparant les exemples du type :

- (a) *The ham sandwich is waiting for his check. (Le sandwich au jambon attend sa note.)*
- (b) *Which airlines fly from Boston to Denver?
(Quelles compagnies aériennes volent entre Boston et Denver ?)*

Dans la phrase (a), l'expression *sandwich au jambon* renvoie à l'objet physique *sandwich*, qui est différent du référent visé, celui-ci étant *la personne qui a commandé/consommé le sandwich*. Dans ce cas, où le référent visé est différent du référent actuel (celui indiqué par le sens littéral du terme utilisé), on a affaire à la métonymie référentielle. Quant à la métonymie prédicative, les deux référents (actuel et visé) partagent le même sens littéral de l'expression employée et le seul

élément qui change est l'argument du prédicat (D. Stallard, 1993 ; T. Baccino, 2002). En effet, tenant compte du fait que les compagnies aériennes ne sont pas capables de voler, le référent actuel de la phrase (b) *compagnies aériennes*, fait partie du référent visé *compagnies aériennes qui offrent des vols entre Boston et Denver*. On observe donc que l'argument *avions* du prédicat *voler* a été changé par un autre, à savoir *compagnies aériennes*. En opposant ces deux types de métonymies, Stallard fait en même temps observer que les métonymies prédictives ont une plus grande fréquence dans la langue (D. Stallard, 1993 : 93).

On voit donc, que malgré cette tendance à la hausse, quant au nombre de relations et de types métonymiques distingués, la typologie reste invariablement incomplète, ce qui rend toujours valable la constatation d'Albert Henry sur l'incapacité de la rhétorique ancienne « de dresser un relevé exhaustif des prétendues espèces de métonymie et de synecdoque » (1971 : 18).

Or, rien d'étonnant, si l'on tient compte du fait que la métonymie, produite d'habitude inconsciemment pour les besoins du moment, est un phénomène momentané et inattendu. Par conséquent, les expressions métonymiques échappent aux classement rigoureux en tant que moyens linguistiques imprévisibles car liés à des situations concrètes.

Étant donné que l'emploi des métonymies est habituel dans tout type de textes, et caractéristique pour toutes les langues naturelles, reflétant le principe universel de l'économie linguistique, on remarque que de plus en plus de travaux abordent le problème de la métonymie dans la traduction.

Et comme il est impossible d'établir une liste exhaustive des métonymies, il est aussi inconcevable de donner une règle universelle de traduction des expressions métonymiques. Pour cette raison, de nombreux auteurs s'intéressent à différents aspects de traitement de la métonymie et se concentrent tantôt sur la traduction des constructions métonymiques choisies (comme p. ex. métonymies des entités nommées (cf. C. Brun, M. Ehrmann, G. Jacquet, 2009), métonymies des noms propres (cf. M. Rutkowski, 2007 ; K. Markert, M. Nissim, 2006) ou métonymies basées sur l'une des relations métonymiques possibles (cf. A. Arapinis, 2015)), tantôt sur la confrontation des emplois métonymiques dans un ouvrage particulier et dans sa version traduite dans une autre langue (cf. A.F. Naccarato, 2008), tantôt sur la comparaison du fonctionnement de la métonymies dans différentes langues étudiées (cf. M. Brdar, M. Brdar-Szabó, 2014).

Le choix de l'objet d'analyse et de la méthodologie est dicté, bien évidemment, par l'objectif visé, qui, très généralement parlant, prévoit ou non, l'intervention du facteur humain.

La question de métonymie dans la traduction concerne généralement deux aspects :

- 1) comment traduire des expressions métonymiques dans une langue cible
— de façon traditionnelle (par un traducteur humain),

— de façon automatique (à l'aide des ordinateurs),

2) comment traduire quelque chose à l'aide de constructions métonymiques.

Ainsi, la métonymie peut être considérée non seulement comme l'objet mais aussi comme le moyen de traduction.

Vu que notre travail se situe dans le cadre du traitement automatique, et plus précisément, de la traduction assistée par ordinateur, cet aspect de recherches sur la métonymie est pour nous particulièrement important et intéressant. Il y a des auteurs qui, dans le cadre envisagé, ne s'occupent que des entités nommées et de tous leurs emplois (non seulement métonymiques), proposant différents systèmes de leur annotation pour les besoins du traitement automatique (cf. T. Poibeau, 2003, 2011 ; M. Ehrmann, 2008). D'autres proposent la description de constructions métonymiques en termes de classes d'objets pour fournir un outil informatique fiable en traitement automatique des métonymies (cf. T. Massoussi, 2007, 2008, 2009). Ainsi, par l'accumulation des données linguistiques et leur classement basé sur les critères syntactico-sémantiques, ils proposent d'élaborer des dictionnaires électroniques indispensables en traitement automatique des métonymies.

Nous nous proposons d'étudier, au sein du présent article, si une telle typologie, en termes de classes d'objets — profonde et minutieuse — constitue vraiment la condition *sine qua non* du traitement automatique des constructions métonymiques.

Le point de départ de notre travail sera la classification des métonymies présentée par Taouffik Massoussi dans sa thèse de doctorat *Mécanisme de la métonymie: approche syntaxico-sémantique* (2008), ayant pour but de « fournir les moyens d'un traitement automatique, tant du point de vue de la reconnaissance que de la génération » (T. Massoussi, 2008 : 14).

Notre choix n'est pas dû au hasard et il a une double (sinon triple) explication : premièrement, Massoussi aborde le problème de la métonymie dans le cadre du traitement automatique, deuxièmement, dans sa classification des métonymies, il applique la méthodologie des classes d'objets, qui est aussi la nôtre et troisièmement, dans sa classification, très scrupuleuse et détaillée, on peut trouver des exemples fort intéressants qui, d'un côté rendent compte de la complexité du problème analysé mais de l'autre côté font réfléchir sur la pertinence de la description proposée. Par conséquent, le travail de Massoussi sera pour nous un point de référence essentiel, permettant une discussion constructive sur les divers problèmes qui se posent en matière du traitement automatique de la métonymie.

Rappelons que la méthode dont se sert Massoussi, est issue en droite ligne des travaux de Zellig Harris (1971) et de Maurice Gross (1975, 1981). Dans cette méthode, l'unité minimale de sens, et donc d'analyse, n'est pas un mot mais une phrase élémentaire, considérée comme unité de base de la composition syntaxique et définie comme « relation entre un prédicat de premier ordre et ses

arguments » (T. Massoussi, 2008 : 15). Le cadre théorique dans lequel nous nous situons est donc celui du lexique-grammaire, fondé sur la théorie harrissienne, d'après laquelle la langue ne devrait pas être considérée comme un objet mental de prime abord, mais comme un ensemble de discours, de différentes combinaisons formées selon les règles de distribution (Z. Harris, 1951, 1954). Ainsi, chaque unité linguistique peut être identifiée grâce à sa capacité d'entrer dans des constructions plus grandes, conformément au principe harrissien : "difference of meaning correlates with difference of distribution" (Z. Harris, 1970 : 786).

La phrase est donc un contexte d'analyse indispensable pour rendre compte du sens des unités linguistiques et, à plus forte raison, de différents types de métonymies.

Le terme de lexique-grammaire a été introduit par M. Gross qui, à l'encontre de courants donnant la priorité à la grammaire aux dépens du lexique, a préconisé une interdépendance des règles formelles de la grammaire et des unités lexicales pourvues de sens. Ainsi, pour expliquer le sens de ces unités prédicatives, il a proposé de tenir compte de la nature de leurs arguments (décrits à l'aide de traits sémantico-syntaxiques tels que p. ex. : *humain, animé, abstrait, concret* etc.) ainsi que de leurs distributions. Par conséquent, M. Gross et son équipe du LADL (Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique) ont mis en oeuvre des descriptions formalisées de langues naturelles pour les besoins de la traduction automatique. Leur travail a été ensuite développé par Gaston Gross et ses collaborateurs du LLI (Laboratoire de Linguistique Informatique). Cependant, la description des unités lexicales en termes de classes d'objets — concept dû à G. Gross — va beaucoup plus loin que l'analyse distributionnelle, qui pour rendre compte du sens des prédicats, se contente de l'analyse de leurs distributions et de la description des arguments au moyen des traits sémantico-syntaxiques.

Gaston Gross a vite remarqué qu'il ne sera pas possible de séparer tous les emplois des prédicats polysémiques ni, à plus forte raison, de les traduire correctement de façon automatique, si l'on se réduit à définir leurs arguments uniquement à l'aide des traits sémantico-syntaxiques (cf. G. Gross, 1994b). Ainsi, pour remédier à ces insuffisances, en vue de désambiguïser les prédicats polysémiques surtout à des fins du traitement automatique, il propose de subdiviser les traits sémantico-syntaxiques en sous-classes, appelées classes d'objets qui, précisant la nature des arguments, seules permettent de discriminer le sens des prédicats polysémiques « avec la précision nécessaire à la reconnaissance ou à la génération de phrases correctes » (G. Gross, 1994b : 18).

Il faudrait encore rappeler que la définition de l'objet dans la conception de G. Gross et de type opérationnel, fournie grâce à l'analyse de toutes les opérations que cet objet « peut effectuer » ou qui « peuvent être effectué sur lui ». Par conséquent, la classe d'objets est une classe sémantique « construite à partir

des prédicats (répartis en attributs et opérateurs) qui permettent de sélectionner de façon appropriée les unités qui la composent » (A. Grigowicz, 2007a ; cf. G. Gross, 1994a, 1994b, 1995 ; W. Banyś, 2002a, 2002b). Ainsi, pour pouvoir parler de classe, il est nécessaire que les unités qu'elle inclut soient caractérisées à l'aide des mêmes opérateurs et attributs. On voit donc bien que les objets (unités lexicales) ne sont pas traités comme des entités isolées et que leur comportement n'est pas déterminé au préalable mais surgit dans le contexte. De ce point de vue, l'un des objectifs principaux de la description du lexique, en termes de classes d'objets, est de rendre compte qu'en fonction de l'objet qui est traité et auquel on attribue différents prédicats, le fonctionnement d'une unité linguistique donnée peut changer à chaque fois (cf. p. ex. : G. Gross, 1994, 1995, 2008 ; A. Grigowicz, 2007a, 2007b ; A. Czekaj, 2014).

Pour compléter cette courte présentation de la méthode en question, esquissée à titre de rappel, il faudrait ajouter que le seul critère du classement des entités linguistiques dans cette conception est « la façon dont la langue considère les unités linguistiques » (W. Banyś, 2002a : 17). De cette façon, la description obtenue, selon les critères linguistiques, est une représentation du monde, tel qu'il est vu par la langue et dans la langue, ceci étant très important du point de vue de la traduction automatique, car c'est aux différents textes donc aux manifestations langagières que la machine devra faire face dans le processus de traduction (cf. A. Czekaj, 2014).

Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, la conception de G. Gross a été appliquée par Massoussi dans la description des métonymies. Par conséquent, conformément aux principes de la méthode choisie, l'analyse qu'il propose dépasse le cadre des mots ou syntagmes nominaux isolés et donne la priorité à la notion d'emploi, qui, corrélée avec celle de classe d'objets « permet de donner une définition très précise des différents types de métonymies, de façon à les détecter automatiquement dans les textes, et à générer des métonymies bien formées » (T. Massoussi, 2008 : 16).

Vu la méthodologie adoptée, à savoir celle des classes d'objets de G. Gross, la définition et l'analyse de la métonymie proposées par Massoussi sont fondées sur des critères syntactico-sémantiques. D'après l'hypothèse de départ qu'il essaie de confirmer, « les métonymies résultent d'un transfert de prédicats entre des unités lexicales » (T. Massoussi, 2008 : 29). Ce transfert implique comme condition nécessaire (T. Massoussi, 2008 : 29—30) :

- une relation lexicalement présupposée entre des noms méronymes et des noms holonymes (du type (1)) ;
- une relation entre deux arguments (comme dans (2)) ;
- ou une relation entre un prédicat et ses arguments appropriés (p. ex. (3)) :

- (1) *La peau de Jean est noire. → Jean est noir.*¹
- (2) *J'ai bu un verre de vin. → J'ai bu un verre.*
- (3) *On a procédé à la construction d'un bâtiment. → La construction est solide.*

Ainsi, le transfert observé dans les exemples cités ci-dessus se fait entre :

- (1) le nom de la partie du corps (*peau*) à la classe des humains sur la base de la relation de [partie/tout] ;
- (2) la classe des [contenus] à laquelle appartient le mot *vin* à la classe des [contenants] associée (évoquée par le) au substantif *verre* ;
- (3) l'argument *bâtiment* impliqué par le prédicat *construction* (*d'un bâtiment, construire un bâtiment*) qui fait passer son prédicat approprié *solide* au prédicat nominal *construction*, recatégorisé, par métonymie, en argument.

De cette façon, le transfert se base à chaque fois sur une correspondance lexicale et syntaxique entre des classes de départ (classes sources) et des classes d'arrivée (classes cibles). Il faut cependant ajouter que si l'on vise une classification précise des unités lexicales en classes d'objets convenables, on devrait envisager le transfert non pas dans le cadre des catégories trop puissantes, trop générales du type : [partie/tout], [contenant/contenu] ou [action/résultat de cette action] mais plutôt dans le cadre des classes plus précises. Ainsi, les classes d'objets permettraient de spécifier p. ex. quels *contenants* empruntent les prédicats à quels *contenus* ou quels *résultats* sont générés par quelles *actions*. Massoussi fait remarquer en plus qu'une telle « appropriation qui décrit la dépendance entre des classes d'arguments et des classes des prédicats » (T. Massoussi, 2008 : 31) s'avère très efficace non seulement pour générer les phrases métonymiques du type, p. ex. :

- (4) *J'ai bu un verre* (au lieu de *J'ai bu un verre de vin*)
- (5) *J'ai fini mon assiette* (au lieu de *J'ai fini une (mon) assiette de potage*)

mais aussi pour éviter les constructions agrammaticales telles que, p. ex. :

- (6) ? *J'ai plié ma valise* (pour *J'ai plié mes vêtements*)
- (7) ? *J'ai mangé un sac* (pour *J'ai mangé des pommes des terre*)

En justifiant son point de vue Massoussi signale que c'est parce que *vin* et *potage* sont des contenus appropriés respectivement à *verre* et à *assiette* qu'il y a la métonymie dans les phrases (4) et (5), ce qui n'est pas le cas des exemples (6) et (7) « étant donné que *vêtements* n'est pas approprié à *valise*, ni *pommes de*

¹ Tous les exemples numérotés ont été tirés de T. Massoussi (2008).

terre à sac » (T. Massoussi, 2008 : 31). Il met ainsi en avant que la métonymie ne s'établit pas entre les catégories générales des noms des *contenants* et des noms des *contenus*, mais « entre les noms des <boissons> (*vin*), et les noms des <réceptifs> (*verre*) dans (4) » (T. Massoussi, 2008 : 31), ce qui, selon l'auteur, permet d'expliquer la possibilité de créer d'autres métonymies comme p. ex. :

- (8) *Jean a sifflé deux verres.*
- (9) *Il est en train de déguster une bouteille avec des camarades.*
- (10) *On va prendre un pot tous ensemble dans une petite boîte, au Quartier latin.*

ainsi que l'absence de métonymie avec le verbe p. ex. *regarder* dans la phrase suivante :

- (11) *J'ai regardé un verre (pour J'ai regardé le vin)*

car le verbe en question, n'étant pas approprié à la classe des <boissons> ne peut pas générer les constructions métonymiques.

Outre cela, Massoussi signale que la possibilité du transfert de prédicats dépend souvent de l'inférence métonymique entre les classes d'objets appropriées. Vu que cette inférence est représentée à l'aide des prédicats reliant les classes sources et les classes cibles, « il devient alors possible de détecter automatiquement des métonymies » (T. Massoussi, 2008 : 32).

Ainsi, à l'exemples des phrases :

- (12) *Je suis dans le garage.*
- (13) *Je roule à 120 km/h.*

où l'inférence métonymique est observée entre le pronom *je*, rattaché à la classe des [humains] et la classe des [moyens de transport], Massoussi constate que ce n'est que le verbe *rouler* qui donne lieu à la relation métonymique. Par contre, dans la phrase (12) le pronom *je* ne renvoie pas à une voiture, comme c'est le cas de la phrase (13).

Ces quelques exemples présentés jusqu'ici, nous portent déjà à refuser l'intérêt de la classification et du transfert proposés. Or, s'il est bien vrai que *soupe* et *vin* sont des contenus typiques pour *assiette* et *verre*, il n'est pas moins ordinaire de mettre les *pommes de terre* dans un *sac* (qui constitue une unité de mesure habituelle et commode pour acheter une quantité plus grande de p. ex. *pommes de terre*) ou les *vêtements* dans une *valise*, qui, de par définition, sert à « y disposer ce qu'on emporte en voyage » (cnrtl.fr, accès : 28.04.2019) dont des vêtements semblent tenir une place principale. Par conséquent, dire, par exemple par une mère de famille, au cours de préparatifs intenses avant un départ en vacances :

Oh! Je n'en peux plus ! J'ai repassé et plié deux valises et je tombe de fatigue !

n'étonnerait pas et serait facilement acceptable et compréhensible.

De même, si par exemple, quelqu'un qui a acheté trois sacs de 50 kilos de pommes de terre pour l'hiver, constate au bout de deux mois :

Il n'y a plus de pommes de terre, nous avons déjà mangé tous les trois sacs.

on n'aurait pas l'impression qu'une telle phrase est bizarre et inadéquate.

En ce qui concerne la phrase (12), elle n'est pas moins fréquente et peut aussi apparaître dans les énoncés, comme dans l'exemple suivant :

— *Papa, où est-ce que tu es garé ?*

— *Je suis dans le garage.*

où le pronom *je* renvoie bel et bien à la voiture.

Quant à l'exemple (11) *J'ai regardé un verre* (pour *J'ai regardé le vin*), il n'est pas difficile de la mettre en cause avec une justification qui n'est peut-être pas très évidente mais qui n'est pas non plus impossible. En effet, on pourrait imaginer, par exemple, un alcoolique étant en train de traitement de désintoxication qui, dans une situation difficile et désespérante se rend à un bar où *il regarde des verres* ne voyant que de l'alcool dedans, tellement il a du mal à se retenir de boire un coup.

Dans ses analyses, Massoussi étudie également la métonymie des noms appartenant à la classe d'objets [établissements] dont, entre autres, [établissements d'enseignement], où il relève certaines contraintes sur le transfert, relatives à la nature des méronymes humains. L'auteur observe notamment que cette classe accepte les prédicats appropriés au [personnel enseignant] plutôt que ceux qui sont appropriés aux [apprenants] (T. Massoussi, 2008 : 160). Par conséquent, il ne serait pas possible de dire :

(14) **Cette école (assiste, suit) des cours de Latin.* (pour : *Les élèves de cette école suivent des cours de Latin*)

Il en va de même avec les verbes de [délivrance de titres académiques], qui ne produisent pas de métonymies envers la classe en question :

(15) a. *Les étudiants de cette université (préparent, postulent) un diplôme de qualité*

b. **Cette université (prépare, postule) un diplôme de qualité*

- (16) a. *Les étudiants de cette université ont (obtenu, décroché, reçu) leurs diplômes*
 b. **Cette université a (obtenu, décroché, reçu) son diplôme*

La même remarque concerne les prédicats propres à la classe des [examens], la métonymie étant impossible pour les [usagers] avec les verbes : *préparer, passer, être admis, être refusé, manquer (un examen)* :

- (17) *?Notre lycée a (préparé, travaillé, passé) l'examen final*
 (18) *?Notre lycée s'est présenté à l'examen final*
 (19) *Notre lycée a été (admis, reçu, refusé, collé à l'examen)*
 (20) *?Notre lycée (a échoué, s'est fait refuser, a manqué)(à) l'examen*

De façon pareille, certaines actions relatives aux examens et correspondant à la classe de [personnel enseignant] ne pourraient pas être transférées à la classe des [établissements d'enseignement] :

- (21) a. *Tous les professeurs de cette université sont en train de (corriger les examens, corriger les copies)*
 b. *??Toute l'université est en train de (corriger les examens, corriger les copies)*

Étant donné tous les exemples cités ci-dessus, on peut voir facilement que la langue, en tant qu'organisme vivant et en évolution constante, néglige de telles interdictions, fournissant nombre d'exemples qui vont à l'encontre des principes avancés, p. ex. :

L'école a obtenu son diplôme pour son action sur la biodiversité.

<http://pelaconseillere.canalblog.com/archives/2012/10/20/25686808.html> (accès : 29.04.2019)

Autre élément rassurant, l'école prépare un diplôme national et non un simple certificat.

<https://www.letudiant.fr/etudes/rendezvous--etudier-en-region/salon-de-l-etudiant-de-lyon-la-redaction-vient-a-la-rencontre-des-etudiants-1/salome-en-bts-design-graphique-l-ecole-de-conde-a-beaucoup-de-contacts-avec-les-entreprises-de-la-region.html> (accès : 29.04.2019)

Pour la partie « parcours culturels », toute l'école fréquente la salle des expositions et le théâtre.

<http://blog.ac-versailles.fr/colelondon/index.php/post/30/03/2017/COMPTE-RENDU-DU-CONSEIL-D-ECOLE>
 (accès : 01.05. 2019)

Toute l'école assiste ensemble à la classe d'instruction religieuse et à la classe de dessin.

https://books.google.pl/books?id=nD3sBQAAQBAJ&pg=PA7&lpg=PA7&dq=%22toute+l%27ecole+assiste%22&source=bl&ots=k3yL8yqlBa&sig=ACfU3U0UqLNpS_mebfItpCd5hLcP_ZFQA&hl=pl&sa=X&ved=2ahUKewj2i7bfqc3iAhUDposKHVTmCUQQ6AEwBnoECAkQAQ#v=onepage&q=assiste&f=false (accès : 01.05.2019)

Ayant pour but d'établir une typologie des classes « sources » et des classes « cibles » pour rendre compte de la possibilité ou l'impossibilité du transfert des prédicats entre les classes déterminées, Massoussi analyse également les métonymies basées sur la relation producteurs/productions. Il remarque à ce propos, que la classe des [constructions] ne peut pas transférer ses prédicats à la classe des [architectes] sans que cela mette en cause le caractère acceptable des résultats obtenus :

- (22) **Gaudi est en face de vous (pour la maison construite par Gaudi)*
 (23) **Guimard est à votre gauche (pour l'immeuble construit par Guimard)*
 (24) **Le prochain Gaudi sera inauguré par le maire*

Ceci dit, il est pourtant bien possible d'entendre des phrases pareilles, surtout dans la situation d'une excursion guidée, où les énoncés du type :

Cézanne est à droite et Monet au bout du couloir
Gaudi est juste en face de vous

constituent un fait notoire.

Un autre cas intéressant fondé sur la relation producteurs/productions, et plus précisément auteur/œuvre est l'exemple :

- (25) *J'ai lu cet auteur.*

Il est clair qu'un tel emploi métonymique *lire un auteur* présuppose que l'auteur en question a dû écrire un texte qui peut être lu. Le prédicat *écrire*, qui est approprié aussi bien à *l'auteur* qu'au *livre*, a deux types d'emploi correspondant à deux types d'arguments sélectionnés. Son premier emploi, qualifié de *relationnel*, met en relation les noms des [auteurs] et les noms des [textes] tandis que l'autre, plus large, sélectionne les arguments qui n'appartiennent pas au même domaine (cf. T. Massoussi, 2008 : 177). D'après Massoussi, seul l'emploi relationnel permet des transferts métonymiques, p. ex. :

- (26) *Sartre a écrit un roman autobiographique :*
 a. *J'ai lu Sartre.*
 b. *Ce roman raconte l'enfance du petit Schweitzer.*

Par conséquent, à partir de la phrase (27), aucun transfert métonymique ne serait possible :

- (27) *Mon voisin a écrit une lettre*
 a. **J'ai lu mon voisin*
 b. ??*Cette lettre raconte les vacances d'été au Mexique.*

Ainsi, le premier emploi du prédicat *écrire*, permettrait de définir la classe des [compositions romanesques], qui est caractérisée par des verbes : *composer, écrire, transcrire, rédiger, remanier, tripatouiller*, des adjectifs (*bien, mal*) *écrit, rédigé* et des substantifs (*procéder à la*) *composition, rédaction, élaboration*. Et c'est justement cette classe qui admettrait le transfert des prédicats entre la classe des [auteurs] et celle des [textes], donnant lieu aux métonymies du type (26a, 26b).

Par conséquent, pour que la métonymie entre les deux classes mentionnées soit possible, elle exigerait l'inférence d'une autre classe de prédicats relationnels, et notamment ceux de [publication], vu que les prédicats appartenant à cette classe satisfont à la condition pragmatique présentée dans Georges Kleiber (1994) et concernant la métonymie des noms propres de personne.

Selon cette règle « les conditions d'application de la métonymie des noms propres [...] ne comportent pas seulement la relation de métonymie X est auteur de Y [...] Cette relation est certes nécessaire mais non suffisante. Il faut que l'entité Y soit, non seulement reconnue comme étant le produit de X, mais qu'elle le soit par le nom même de X » (T. Massoussi, 2008 : 179 ; cf. G. Kleiber, 1994).

C'est donc grâce à l'inférence : (*Cet auteur, Sartre*) a publié (*un livre, un texte*) que la construction métonymique *J'ai lu (cet auteur, Sartre)* est possible, ceci n'étant pas le cas des phrases du type :

(28) *?J'ai lu (François Marie Arouet, Jean-Baptiste Poquelin)*

Avec la règle appliquée, Massoussi explique également la différence de sens entre les phrases :

(29) *Je vais (te, vous) lire ce week-end.*

(30) *Je suis chargé de lire et de faire un compte-rendu de cet auteur américain.*

Il tient ainsi à opposer un [support de publication] désigné par l'inférence *un auteur américain a écrit un livre* de la phrase (30) et un [texte non publié] auquel renverrait le pronom personnel de la phrase (29).

L'impossibilité du transfert métonymique observée par Massoussi dans les phrases mentionnées ci-dessus, trouve pourtant son exemplification dans la langue, dans des phrases comme p. ex. :

Cette lettre raconte sa visite à Courbevaux et sa rencontre avec "le Loup de Sainville".

Cette lettre raconte une «petite historiette» au sujet du roi Louis XIV, qui taquine un courtisan.

https://lettrines.net/dotclear/public/Docs_4U/Sq_Rire_et_satire/Travail_sur_la_lettre_de_Madame_de_Sevigne.pdf
(accès : 29.04.2019)

Cette lettre raconte l'amour d'une femme à son égard et de la tragédie qui l'habite.

https://www.senscritique.com/groupe/Lettre_d_une_inconnue/3142 (accès : 29.04.2019)

Il en va de même avec l'expression : *j'ai lu mon voisin*, celui-ci pouvant être un écrivain ou un auteur connu.

Quand j'ai lu ton frère cette semaine, j'ai ressenti un grand désarroi dans ses propos.

<http://ninasiget.over-blog.com/article-lettre-ouverte-89351331.html> (accès : 29.04.2019)

En effet, il ne semble pas nécessaire d'être officiellement ou mondialement reconnu en qualité d'auteur pour pouvoir *être lu*.

Étant donné tous les exemples présentés (qui ne constituent qu'une modeste partie des métonymies présentées par Massoussi), nous sommes conduits à nous interroger sur la pertinence d'une classification si rigide pour les besoins de la traduction assistée par l'ordinateur. Certes, il est incontestable que la qualité de la traduction automatique est directement tributaire de la qualité de la description et de l'organisation des unités lexicales introduites dans la base des données de l'ordinateur. Par conséquent, il paraît que plus riche et détaillée est la description, plus il y a de chances que la traduction sera correcte. Tout le problème réside toutefois dans le caractère trop détaillé et en conséquence, trop strict et inflexible de la description, ne prenant pas en compte des expressions qui apparaissent souvent dans la langue mais qui échappent à ce classement rigoureux. Cette difficulté se rapporte surtout aux métonymies et en particulier aux métonymies vives, qui sont particulièrement susceptibles de désobéir aux règles rigides de la langue en tant que constructions généralement occasionnelles et imprévisibles (cf. M. L e - c o l l e, 2001).

Ainsi, pour garantir la traduction correcte qui tienne compte de ce caractère de la métonymie et de sa dépendance contextuelle, il serait peut-être plus utile et raisonnable de renoncer à des classements catégoriques et favoriser une approche plus tolérante. Une telle attitude, à l'égard de la description proposée, a été adoptée par Wiesław Banyś et sa conception orientée objets (cf. W. B a n y ś, 2000a, 2000b).

Proche de la méthode de G. Gross, donc basée sur la notion d'emploi et favorisant la caractérisation des [classes d']objets par l'intermédiaire des opérateurs appropriés, l'approche orientée objets ne vise pas une classification détaillée, étant donné que pour chaque typologie distinguée on pourrait toujours trouver des

exemples opposés qui la mettent en doute, et offre d'autres outils pour résoudre le problème de traduction automatique des métonymies.

Il est évident que pour que l'ordinateur puisse traduire une construction quelconque, il doit faire recours à sa base des données pour vérifier si une telle expression s'y trouve, ce qui, dans le cas des constructions métonymiques est très peu probable, vu qu'elles dépassent la signification de l'unité linguistique étant l'objet de description. Ainsi, l'objet, p. ex. *sac* considéré comme « contenant fait d'une matière souple mise en double et assemblée sur les côtés et le fond, la partie supérieure étant seule ouverte » (cnrtl.fr, accès : 01.05.2019) serait décrit à l'aide des prédicats (divisés en attributs et opérateurs) du type :

sac plastique
sac rempli
sac plein
vider le sac
porter le sac
déposer le sac
ouvrir le sac
remplir le sac
acheter un sac
jeter le sac
transporter un sac
charger le sac
sac contient
sac pèse

On voit donc, que dans la conception orientée objets (tout comme dans celle de G. Gross), le sens d'une unité linguistique donnée est défini par l'ensemble des opérateurs et attributs qui s'y appliquent. Pour cette raison, l'opérateur *manger le sac* n'apparaîtrait évidemment pas dans la description car cette opération n'est pas prototypique pour l'objet en question et ne permet pas de le caractériser dans le sens prévu.

Par conséquent, étant donné que les expressions métonymiques sortent du cadre définitionnel admis et qu'elles se présentent dans différents textes en nombre considérable, il serait impossible de les énumérer toutes dans la base des données.

Comment donc parvenir à la solution du problème de métonymie dans la traduction automatique ?

Or, si l'ordinateur ne trouve pas la construction donnée dans sa base des données et qu'il ne dispose pas d'autres indices sémantico-syntaxiques pouvant le diriger vers la traduction correcte, l'approche orientée objets propose de le laisser traduire littéralement l'expression en question, ce qui, dans la plupart des cas résultera de traduction adéquate « en admettant naturellement que celui qui

construit le message le fait de façon consciente, voulant transmettre justement une telle information et non pas une autre » (A. Czekaj, 2011 : 148).

Certes, la traduction ainsi obtenue ne sera peut-être pas toujours correcte et adéquate à cent pour cent car il y a des expressions qui, traduites au pied de la lettre, ne seraient pas compréhensibles pour les locuteurs d'une langue cible. Il s'agit généralement des métonymies fondées sur différents facteurs culturels, historiques, politiques, sociologiques ou religieux. Étant donné leur caractère spécifique, ces métonymies sont généralement compréhensibles uniquement au sein de la société qui les a créées et, de ce fait, difficilement traduisibles, surtout de façon automatique. En effet, leur traduction littérale ne garantira pas de succès parce que les phrases obtenues de cette façon « ne seront pas nécessairement claires pour les utilisateurs d'autres langues, vivant souvent dans un autre environnement socio-culturel » (A. Czekaj, 2018 : 84).

En conclusion, vu que la métonymie ne représente pas un grand problème pour l'ordinateur, la majorité des expressions métonymiques pouvant être traduites littéralement, le seul facteur de leur classification, qui paraît utile et efficace dans la traduction automatique est le critère traductologique, déterminant le degré de difficulté de traduction pour la machine. Ainsi, selon la difficulté rencontrée, l'ordinateur disposerait d'outils nécessaires, proposés par la conception orientée objets, permettant de les résoudre de manière efficace, ceci étant l'objet de notre prochain article.

Références citées

- Apresjan J., 1980: *Semantyka leksykalna. Synonimiczne środki języka*. Przeł. Z. Kozłowska, A. Markowski. Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk: Ossolineum.
- Arapinis A., 2015: "Whole-for-part metonymy, classification and grounding". *Linguist and Philos*, 38: 1. <https://doi.org/10.1007/s10988-014-9164-6> (accès : 24.04.2019).
- Arnaud P.J.L., 2009 : « Détecter, classer et traduire les métonymies (anglais et français) ». In : *Passeurs de mots, passeurs d'espoir. Lexicologie, terminologie et traduction face au défi de la diversité : Actes des huitièmes journées scientifiques du Réseau de chercheurs LTT*. Lisbonne : Agence Universitaire de la Francophonie, 503—516.
- Baccino T., 2002 : « Métonymies versus métaphores : une histoire de contexte ». In : C. Tijus, éd. : *Métaphores et analogies*. Paris : Hermès, 183—206, <http://www.lutinuserlab.fr/baccino/Publications/Chapitres,%20Proceedings/Baccino%20%282003%29.pdf> (accès : 15.05.2019).
- Banyś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, 15, 7—28.

- Banyś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, 15, 206—248.
- Barcelona A., 2000: “Introduction. The cognitive theory of metaphor and metonymy”. In: A. Barcelona, ed.: *Metaphor and Metonymy at the Crossroads: A Cognitive Perspective*. Berlin—New York: De Gruyter Mouton, 1—28.
- Blank A., 1999: “Co-presence and succession : A cognitive typology of metonymy”. In: K.-U. Panther, G. Radde n, eds.: *Metonymy in Language and Thought*. Amsterdam: Benjamins, 169—191.
- Brdar M., Brdar-Szabó R., 2014: “Metonymies we (don’t) translate by. The case of complex metonymies”. *Argumentum*, 10, 232—247.
- Brun C., Ehrmann M., Jacquet G., 2009 : « Résolution de métonymie des entités nommées : proposition d’une méthode hybride ». *TAL*, 50, 87—110.
- Czekaj A., 2011 : « Question de métonymie dans la traduction automatique ». *Neophilologica*, 23, 136—149.
- Czekaj A., 2018 : « Perception et métonymie — problèmes de traduction automatique ». *Neophilologica*, 30, 76—88.
- Ehrmann M., 2008 : *Les entités nommées, de la linguistique au TAL : statut théorique et méthodes de désambiguïsation*. Thèse de doctorat, Université Paris 7-Denis Diderot.
- Fauconnier G., 1984 : *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Fauconnier G., Turner M., 2002: *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind’s Hidden Complexities*. New York: Basic Books.
- Gibbs R., 1990: “Comprehending figurative referential descriptions”. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, & Cognition*, 16 (1), 56—66.
- Grigowicz A., 2007a : « Problème d’héritage sémantique dans la description des parties du corps ». *Neophilologica*, 19, 37—46.
- Grigowicz A., 2007b : « Parties du corps et leurs opérateurs dans l’approche orientée objets ». *Neophilologica*, 19, 228—242.
- Gross G., 1994a : « Classes d’objets et description des verbes ». *Langages*, 115, 15—30.
- Gross G., 1994b : « Classes d’objets et synonymie ». *Annales Littéraires de l’Université de Besançon, Série Linguistique et Sémiotique*, 23, 93—102.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique : les classes d’objets ». *La Tribune des industries de la langue et de l’information électronique*, 17—19.
- Gross G., 2008 : « Les classes d’objets ». *Lalies*, 28, 111—165.
- Gross M., 1975 : *Méthodes en syntaxe*. Paris : Hermann.
- Gross M., 1981 : « Les bases empiriques de la notion de prédicat de sémantique ». *Langages*, 63, 7—52.
- Harris Z.S., 1951: *Methods in structural linguistics*. Chicago, IL, US: University of Chicago Press.
- Harris Z.S., 1954: “Distributional structure”. *Word*, 10(23), 146—162.
- Harris Z.S., 1970a : « La structure distributionnelle ». *Langages*, 20, 14—34.
- Harris Z.S., 1970b : “Distributional structure”. In: *Papers in structural and transformational Linguistics*, 775—794.

- Harris Z.S., 1971 : *Structures mathématiques du langage*. Paris : Dunod.
- Henry A., 1971 : *Métonymie et métaphore*. Paris : Klincksieck.
- Kleiber G., 1995 : « Polysémie, transferts de sens et métonymie intégrée ». *Folia Linguistica*, 29 (1—2), 105—132.
- Kövecses Z., Radden G., 1998: “Metonymy: Developing a cognitive linguistic view”. *Cognitive Linguistics*, 9, 37—77.
- Kövecses Z., Radden G., 1999: “Towards a theory of metonymy”. In: K.-U. Panther, G. Radden, eds.: *Metonymy in Language and Thought*. Amsterdam: John Benjamins, 17—60.
- Lakoff G., 1987: *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago—London: University of Chicago Press.
- Lakoff G., 2011: *Kobiety, ogień i rzeczy niebezpieczne: Co kategorie mówią nam o umyśle*. Kraków: Universitas.
- Lakoff G., Johnson M., 1980: *Metaphors We Live By*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1988: *Metafory w naszym życiu*. Warszawa: PIW.
- Lecolle M., 2001 : « Métonymie dans la presse écrite : entre discours et la langue ». *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 34/35, 153—170.
- Markert K., Nissim M., 2006: “Metonymic proper names: A corpus-based account”. In: A. Stefanowitsch, ed.: *Corpora in Cognitive Linguistics*. Vol. 1: *Metaphor and Metonymy*. Berlin: De Gruyter Mouton.
- Massoussi T., 2007 : « Métonymie et classes d’arguments ». *Neophilologica*, 19, 119—137.
- Massoussi T., 2008 : *Mécanisme de la métonymie : approche syntactico-sémantique I*. Thèse de doctorat. Université de Paris 13, Villetaneuse.
- Massoussi T., 2009 : « Transfert sémantique et classes d’objets ». *Contemporary Linguistics*, 67, 45—68.
- Morier H., 1989 [1961] : *Dictionnaire de poésie et de rhétorique*. Paris : PUF.
- Naccarato A.F., 2008 : *Poétique de la métonymie. Les traductions italiennes de „La Curée” d’Emile Zola au XIX^e siècle*. Roma : Aracne editrice s.r.l.
- Nunberg G., 1995: “Transfers of meaning”. *Journal of Semantics*, 12, 109—132.
- Papafragou A., 1996: “On Metonymy”. *Lingua*, 99, 169—195.
- Peirsman Y., Geeraerts D., 2006: “Metonymy as a prototypical category”. *Cognitive Linguistics*, 17, 269—316.
- Poibeau T., 2003 : *Extraction automatique d’information, du texte brut au Web sémantique*. Paris : Hermès.
- Poibeau T., 2011 : *Traitement automatique du contenu textuel*. Paris : Lavoisier.
- Radden G., 2000: *How metonymic are metaphors?* In: A. Barcelona, ed.: *Metaphor and Metonymy at the Crossroads: A Cognitive Perspective*. Berlin—New York: De Gruyter Mouton, 93—108.
- Rutkowski M., 2007: *Nazwy własne w strukturze metafory i metonimii. Proces deonimizacji*. Olsztyn: Wydawnictwo UWM.
- Rydning A.F., 2003 : « La métonymie conceptuelle ». *Romansk Forum*, 17/1, 71—84.
- Stallard D., 1993: “Two kinds of metonymy”. *Proceedings of the 31st annual meeting on Association for Computational Linguistics*, 87—94.

-
- Stern G., 1965 [1931]: *Meaning and Change of Meaning*. Bloomington: Indiana University Press.
- Taylor J.R., 2001: *Kategoryzacja w języku*. Przeł. A. Skucińska. Kraków: Universitas.
- Warren B., 1992: *Sense Developments*. Stockholm: Almqvist & Wiksell International.